

Alexandre BERGAMINI

# VAGUE INQUIÉTUDE



*Éditions Picquier*

SOLEIL COUCHANT

*Tant de mains pour transformer ce monde,  
et si peu de regards pour le contempler.*

Julien Gracq, *Lettrines*, 1967.

Nuages filandreux, filets de brume délicats et déchirés, un voile de coton léger entrouvre la porte d'un monde, d'un entre-deux jusqu'alors inconnu. Icare, s'approchant trop près du soleil, brûla ses illusions et voltigea comme une plume vers la terre. *L'eau qui coule ne retourne jamais à sa source, la fleur tombée ne remonte jamais à sa branche*, écrit Kobayashi Issa. L'homme tombe, comme l'eau. Il ne remonte jamais la pente.

J'arrive au Japon par la voûte du ciel, envoûté.

Un cœur bat dans la brume.

Des milliers de parcelles d'eau recouvrent la terre et reflètent le ciel orageux. Riz et rivières luisent, rizières. Assemblage géographique de cellules humaines qui forment un corps biologique: les cours d'eau, des veines et du sang, les routes et les chemins, des artères. Structure organique, ruche, alvéoles et communauté. A travers les vitres du bus, personne ne parle, on chuchote des mots las; aucun bavardage, aucune brutalité, pas d'esprits bruyants, nous ne sommes plus

chez les Latins. Les rayons du bord de mer traversent les forêts de pins, un soleil orageux éclaire les vagues de granit; soleil noir chargé d'écume et de fureur annonçant la tempête.

La laideur de la banlieue de Tokyo renvoie une douceur mélancolique. Laideur industrielle et beauté de la nature mêlées.

La pulsion de mon cœur s'accorde bientôt à la ville. Cœur contre cœur. Sentiment de n'être plus tout à fait moi-même. Tout en moi est en alerte, à vif, à nu. Cette impression qui se précise de *revenir vers moi-même*.

D., l'ami steward, va dormir, du moins tenter pendant que je fais des sauts de cabri de lit en lit. Merveille des merveilles, le cabri découvre les toilettes japonaises des hôtels de luxe; Colomb cherchant les Indes découvre l'Amérique. Des toilettes pour fesses délicates, un fauteuil confortable dont on règle la chaleur du rabattant moelleux, des boutons chaque côté ajustent le jet rétractable, plus ou moins fort, plus ou moins chaud, avec lequel on peut se laver ceci ou cela, une serviette pliée, des petites musiques, des sons de rivières et de chants d'oiseaux afin de couvrir les incommodités sonores. Transformer l'acte de déféquer en art de vivre, un univers de sensations délectables. Porter autant d'attentions à ces parties du corps est le signe d'une haute civilisation.

L'être se délasse, l'esprit se dénoue sous la douche fraîche, je ris de ma bêtise. D. s'endort déjà.

La baie d'Odaiba, la baie originelle de Tokyo. Nous sommes au 50<sup>e</sup> étage de l'hôtel. La vue panoramique

donne sur l'ancienne baie encerclée de constructions verticales, futuristes et irréelles. De l'autre côté, le front indompté de la mer du Japon. Odaiba est une île artificielle; *Daiba* en japonais signifie forteresse. L'intérieur de la baie protégée par une enceinte militaire dégage une sauvagerie antique. En son sein, la forteresse de protection désuète, vestiges de batteries de canons positionnés sur l'île. *Daiba*, point de départ imaginaire de Tokyo. Sur un plan, la ville s'est construite en éventail autour de ce centre géographique portuaire. Plus loin à gauche, le vaste port industriel. En face, Tokyo se dresse à la verticale et jaillit de terre comme un réseau électrique de systèmes nerveux. *Hanabi*, un feu d'artifice.

Une femme japonaise âgée descend avec moi par l'ascenseur. Nous nous saluons. L'un à côté de l'autre sans parler en silence; face à la porte, nos présences se reflètent sur l'acier. Petite, trapue, habillée de noir, d'une élégance simple et parfaite. Ses cheveux d'un noir profond, légèrement ondulés, épais, brillants, magnifiques. Je me demande si c'est une teinture ou la couleur naturelle de ses cheveux, celle de mon arrière-grand-mère maternelle Marie, aux cheveux noirs, épais, abondants et aux yeux noirs bridés.

*Sur une des rares photos de Marie datant de 1907, on la voit dans une cour paysanne du Périgord, habillée de noir. Les jambes ancrées dans la terre, deux yeux noirs et bridés vous fixent. Un regard grave qui ne sourit pas. Elle ressemble à une Basque sans les cheveux blancs des vieilles Basques, à une Mésopotamienne du bassin sumérien dont j'ai hérité le profil, les paupières basses, les*

*yeux en amande, et ce sentiment persistant de l'arrachement et de l'exil.*

*D'où vient cette noirceur des cheveux qui résiste au temps ?*

*Marie avait des origines japonaises. Petit, j'en étais persuadé. Sur d'autres photos, ma mère, enfant, ressemble à une enfant japonaise.*

L'ascenseur s'ouvre. Nous nous saluons avec un sourire de politesse. *Après vous.* Nous marchons côte à côte dans cet immense hall d'hôtel froid et étincelant, nos pas résonnent; elle se détache, rejoint ses amis ou sa famille sur les canapés de l'entrée. Nous nous saluons encore. Première condition des êtres humains civilisés, se saluer.

L'asphalte capitonné de la route et des trottoirs a absorbé le son de mes pas, a résorbé le bruit de la ville et des moteurs; les sirènes feutrées des ambulances et de la police semblent mises en sourdine, emprisonnées dans le coton. Un silence précieux est rendu à celui qui marche. Je m'entends respirer et penser. Avoir *la place de s'entendre* là où l'on est généralement hors de soi, distrait de soi-même. Et sur mon chemin, une pancarte publicitaire comme un signe improbable et hallucinant: le nom d'un magasin inscrit en gros, VIVIAN. Le prénom de mon frère mort. J'entends battre mon cœur.

Atteint d'une hypersensibilité physiologique des cinq sens, d'*hyperesthésie* ou d'*allodynie mécanique*, ma perception des sensations douloureuses, vibratoires, thermiques et tactiles est fortement affectée. Le toucher glacé ou brûlant, métallique ou impossible selon,

passant des frissons à la brûlure. L'odorat et le goût surdéveloppés et rapidement saturés. La vue recevant de multiples informations d'ombres et de lumières, de contrastes tranchants, une euphorie des couleurs, les ciels bleus et les lumières électriques usant mes nerfs; et la nuit venue, nyctalope comme un animal nocturne. Côté audition, une hyperacousie, fragilité exacerbée par les sons dysharmonieux, les bruits métalliques, les moteurs; ne pouvant trouver le repos que dans un caisson hermétique, sans aucune stimulation extérieure, un cercueil. Un hypersensible asocial. *Je n'ai pas de principes, je n'ai que des nerfs*, écrivait Akutagawa Ryūnosuke. Voilà qui me rapproche encore de lui.

*Dans La Vie d'un idiot, le dernier recueil de nouvelles d'Akutagawa, cette phrase surgit: « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes. » Je reconnais la présence d'un proche; sa pensée, sa structure de pensée, son caractère, ses angoisses. Dans les portraits photographiques d'Akutagawa, je retrouve l'ami et le visage du frère perdu, un double possible du frère. Akutagawa souffrait d'hallucinations et de délires, rongé par les insomnies tout devenait au fil de ses jours signes funestes; les visions et les manifestations malfaisantes s'enchaînaient les unes aux autres dans un chaos absurde, elles l'ont renvoyé à un cauchemar interminable, à la littérature qu'il aimait et le confondait entièrement, le hantait et le possédait, de Crime et Châtiment de Dostoïevski à Au cœur des ténèbres de Conrad. Akutagawa aimé des dieux jusqu'à ses trente-huit ans, en proie à la folie. L'écriture s'est refermée sur lui comme un piège à loup; celle qui exige, ordonne,*

*brouille les frontières de la réalité, s'immisce et n'accorde plus aucune limite à l'imagination. Le sang glacé par la peur de devenir fou, écrivait-il. Akutagawa se rongea la main pour s'en libérer: il se suicida par ingestion de véronal en juillet 1927, piégé par un brouillard épais, laissant seulement derrière lui ces mots: Bon'yari to shita fuan, traduits habituellement par « vague inquiétude » ou « vague angoisse »; proches littéralement de « anxiété vague ».*

La souplesse du bitume atténue l'impact de la plante des pieds sur le sol. Cette épaisseur de goudron que l'on installe dans les cours d'enfants rend la marche légère, la présence au monde délicate et silencieuse, lunaire. Les pieds s'enfoncent sans aucun choc, sans aucune secousse, ils épousent la terre. On se sent épousés, engloutis, absorbés, unis.

Des rayons de lumière au travers des buildings dessinent le chemin. Du sable chauffé à blanc, soudé, se dresse sur l'acier, translucidité et transparence. Des rais tranchants découpent des zones de la ville et les surexposent intensément. Ce sont des territoires que les mégaloïles de l'ombre offrent et dévoilent, New York City, Tokyo, villes hautes, sœurs jumelles. D'une rue à l'autre la cité semble opaque, cloisonnée, mais la lumière libère, sculpte la forme, donne à voir par fragmentations successives, accélérées. Réflexion de cristaux comme au cinéma. Ce n'est pas une lumière artificielle, pourtant elle transforme l'espace qu'elle éclaire en un espace théâtral, cinématographique, un espace scénique où le regard se porte comme une loupe, où l'attention se détache; nous nous sentons

tout à coup vus, regardés ; chaque geste devient *éclairé*, presque théâtral, presque rituel. Traverser cette zone, s'arrêter, téléphoner, rencontrer un autre, devient un *acte conscient*, provoque une respiration et une tension de conscience différentes. Cet écrin de luminosité nous dispose au centre de l'attention, au centre de notre attention : *es-tu présent au monde ? Es-tu présent dans ta vie ?* Avant de nous renvoyer à l'anonymat. A notre anonymat.

Une vie ne suffit pas à connaître et à comprendre un pays mais une lumière déchirant le réel peut en donner l'accès. Une vie ne suffit pas à se connaître. Des portes s'ouvrent parfois l'espace d'une fraction de seconde dans les paysages, comme parfois chez les humains en un regard, en une faille, nous saisissons l'essence de leur être. Une lueur révèle leur ombre comme une partie complémentaire qui les dévoile.

Nous ne nous rappelons plus lorsqu'enfants nous avons découvert notre ombre pour la première fois ; lorsque nous avons compris que cette ombre effrayante qui nous suivait était la nôtre et qu'elle nous suivrait *pour toujours*. Expérience angoissante et effroyable que nous avons totalement oubliée. Depuis, nous nous sommes habitués à notre ombre au point de ne plus la remarquer, au point d'oublier de la considérer comme un double complémentaire, une preuve de notre existence. La trace furtive de notre incarnation.

A regarder de près la peau de mon avant-bras, je peux voir les effluves et les vapeurs chaudes s'échapper et se volatiliser dans l'air.

On ne regarde plus cela, ni les vapeurs, ni les ombres. Nous ne les voyons pas car nous ne regardons jamais

vraiment. En réalité, nous ne faisons plus attention à grand-chose.

Ouvert, souple et ferme. Ce genre de sensations physiques et mentales s'éprouvent habituellement après plusieurs jours ou semaines de voyage. A cet instant, elles sont immédiates.

*un reflet a éclairé ma vie faite d'ombres  
revenir d'un songe qui sommeillait  
s'éveiller  
sans se sentir étranger à soi-même*

Les Japonais semblent appréhender l'espace comme une partie intérieure de leur être intime : sans nous regarder, ils nous ont vus, intégrés à leur vision, à leur paysage. Est-ce dans la sensation que nous est donné le monde ? L'espace en soi plus vaste que nous ne le pensons. Ici, le regard n'est pas un obstacle, mais une invitation à la réserve ; à la fois discret, laissant une distance, une respiration, recueillant un espace de désirs et d'intentions. Lorsque je cherche un regard, je trouve un regard ouvert, présent. Je ne ressens aucun rapport de force mais une relation de présence et d'esprit, délicate, pudique, subtile. Les autres ne sont pas une gêne ; le corps des autres n'est pas un obstacle à surmonter ou à éviter. Il y a une délicatesse et une fluidité entre les êtres qui émanent des rêves, et des cauchemars aussi parfois.

En France, marcher dans une rue est un sport de glisse et d'évitements qui exige une vigilance de chaque instant. Tout y est devenu brutal, agressif, sale. L'œil et l'esprit aux aguets, des autres, des voitures, des motos,

des trous dans la chaussée, des crottes de chiens et des déchets. Les corps et les voix s'entrechoquent, se bousculent, se bagarrent, appréhendent l'espace dans une improvisation chaotique de confrontations, brisent le vide et l'air en force et en puissances physiques, mentales et sonores. Impossible d'être totalement soi-même sans armure et sans protection, on serait pulvérisé. Il faut se battre pour respirer, pour vivre, pour exister. Il est devenu rare de pouvoir flâner et rêver dans l'espace public. Est-ce l'espace public qui s'est rétréci ou ma vie ?

Je ne me suis jamais senti aussi étranger qu'en France et en Italie, pays de ma langue paternelle, et je me sens *chez moi* dans cette ville inconnue, si lointaine de ma vie quotidienne. La sensation du bien-être que j'éprouve dans ces rues, sur ce territoire que je découvre, me surprend sans m'étonner. Etrange sensation de ne pas se sentir étranger quand tout pourrait paraître si étrange.

De l'autre côté de la terre d'où je viens, vit mon être intérieur, inaccessible aux autres, incompréhensible, retourné comme un gant, enfoui et caché, *inverti*. Visible ici, nu, à découvert, à vue. Libre. Libéré ?

Nous ne devrions visiter le monde qu'en écorché vif.

*Esse est percipi.* « Etre, c'est être perçu. » On oublie la fin de la phrase de George Berkeley : *Esse est percipi aut percipere.* « Etre, c'est être perçu ou percevoir. » Nous sommes ce que nous regardons. Ce que nous regardons nous regarde à son tour. Nous devenons ce

que nous contemplons. Il n'est pas facile de voir. Il faut un certain courage.

« Ouvre tes yeux. Si tu les fermes devant les choses effrayantes, tu seras davantage effrayé. Si tu regardes les choses en face, rien ne te fera peur », dit le grand frère au petit Kurosawa, devant les morts du tremblement de terre, de l'incendie et du massacre des Coréens le 1<sup>er</sup> septembre 1923 à Kantō. « Si nous détournons les yeux, ce que nous ignorons continuera d'exister. »

Pins marins, huîtres incrustées aux rochers bruts, algues et sable primitif. La baie est sauvage et douce. Je décante tel un vieux vin avec le décalage horaire de neuf heures. Sur la plage, un concours de pirogues et de rameurs, tambours battants, fanions de couleurs vives. Entre les tentes, les familles et les équipes, on sourit timidement, on me propose victuailles et boissons. Nous échangeons sans parler ou peu, nous nous parlons sans un mot. Douceur des rapports, distance et respect, aucune familiarité. Etre avec et s'extirper de la réalité en un instant, sans difficulté. Perméable sans être ni se sentir envahi par les autres. Ouvert aux autres sans être obligé de se protéger d'eux.

Un jeune enfant accompagné de sa mère s'approche timidement. La mère laisse s'aventurer le petit garçon et sourit. Nous nous observons longuement, je vois en lui mon enfance silencieuse. Il s'appelle Hiro, l'empereur. Comprenant que je ne parle aucun mot japonais, Hiro m'enseigne les premiers : nez, bouche,

yeux, oreilles. Le petit empereur touche son nez, sa bouche, ses yeux, ses oreilles. Première leçon d'un professeur de cinq ans malicieux et savant. Je balbutie lentement : *hana, kuchi, me, mimi*. A son tour, il répète sérieusement en français : nez, bouche, yeux, oreilles. Puis il éclate de rire. Hiro nomme en touchant mon nez, mes yeux, ma bouche, mes oreilles. La mère tente de retenir sa main chaque fois, mais l'enfant ne peut s'en empêcher, le verbe est intention, action, contact humain, connaissance de l'autre, de sa langue, de sa culture, de son corps, et de l'entre-deux, du vide qui unit les êtres.

Ce que l'on nomme, on le fait sien sans se l'approprier. Il faut *aller vers*, ressentir l'impulsion qui conduit à l'autre. Mesurer la distance afin de prendre conscience. Ce que lui apprend sa mère : la distance et l'espace dont nous avons besoin afin de voir et de reconnaître. Dans la séparation se trouve la place de grandir. Nous évoluons dans cet espace horizontal et vertical, ni trop loin ni trop proche des autres. Nous apprenons durant notre vie la relation juste avec soi, la justesse des liens. *Non surgo ni cadam*, disent les franciscains, *je ne m'élèverai ni ne tomberai*. Chacun doit trouver sa juste place. Ni trop haut, ni trop bas vis-à-vis de soi-même.

*J'ai dix ans. Les trois frères ont le crâne rasé. Ils portent le drapeau du Japon cousu sur le dos de leurs kimonos. A quelques minutes d'intervalle, nous combattons simultanément sur les trois tatamis côte à côte. A quelques minutes d'intervalle, chacun gagne son combat par ippon, le point décisif et final.*

*Un soleil rouge comme emblème fraternel. La loyauté du Bushidō: « Nous ne gagnons pas parce que nous sommes les meilleurs, nous gagnons parce que nous ne pouvons pas perdre. » Tel est l'esprit du Ju-Do, la Voie de la souplesse.*

*En 1978, mon frère aîné à seize ans est le plus jeune adolescent français gradé ceinture noire. Il se suicide deux ans plus tard en 1980 et meurt sous mes yeux.*

*J'ai pensé au suicide des samourais, au seppuku.*

*J'ai pensé au courage et à la souplesse qu'il allait me falloir acquérir afin de survivre à sa mort.*

Hiro prononce Alekesandel, dit quelque chose que je ne comprends pas et fait rire sa mère, puis lâche un ballon rouge qui s'envole au-dessus de la baie. Nous suivons des yeux ce ballon libre aux vents que personne ne retient. Un point rouge dans le ciel disparaît lentement, Hiro applaudit.

Suis-je en train de lâcher quelque chose auquel je tenais ?

*un vol de corbeaux au-dessus des tambours  
tourmente le ciel  
mon cœur croasse  
aucune douleur d'être seul parmi les autres*

Les restes de la forteresse, muraille, digue du fort militaire où des centaines d'iris jaunes et sauvages ont poussé au cœur de l'enceinte empierrée. La forteresse entourée d'arbres, sa plaine jaune vif de fleurs de Van Gogh. L'herbe haute, tendre et confortable, refuge de grues blanches et de hérons. Rêves d'estampes. On ne

sait pas si l'Art a imité admirablement la nature, ou si la nature était à ce point parfaite. Les arbres d'un vert profond renvoient la santé, la force, la résistance au temps et au climat de la côte. Présence des hommes qui les ont sculptés. Un autre art japonais, le *niwaki*, la taille des arbres en forme de nuages. Je m'assieds sur un banc en pierre, m'allonge et m'endors dans le frémissement du vent entre les joncs et les branches des arbres-nuages.

Un héron à quelques pas m'observe. Le nirvana est un paradis où les animaux n'ont jamais peur.

Un couple de vieux Japonais s'approche, demande la permission de s'asseoir sur le banc à côté. Qui demande la permission de s'asseoir à côté de vous en Europe? Et encore plus sur le banc à côté du vôtre? Etre à côté, sans déranger les autres de son souffle. Etre au monde le plus discrètement possible, n'est-ce pas le signe d'une grande attention, d'une grande intelligence?

Je lis les poèmes de Takuboku en édition bilingue. Je ne me sens pas dérangé. Leur présence est un encouragement à lire, un apaisement, un réconfort, une barrière contre le bruit, contre la vulgarité. Les derniers rayons luisent sur le verre des tours et illuminent la vague d'iris jaunes qui ondule au vent.

Je leur montre *Ceux que l'on oublie difficilement* de Takuboku. Les yeux s'éclairent, les présences si discrètes au premier abord irradient, des « ho » sonores d'admiration et des saluts de reconnaissance. Elle parle un peu anglais, lui non. Lorsqu'il parle, elle traduit et demande si la poésie d'Ishikawa Takuboku me plaît. Dans ma réponse, le dernier soleil sur

les iris. Nos têtes se saluent. Se saluent encore. Elle dit en français avec un accent charmant : Limbaud, Limbaud. Rimbaud oui. Takuboku fut ce jeune poète, mort de la tuberculose à l'âge de vingt-six ans à Tokyo en 1912, un frère timide et secret de Rimbaud. Je demande s'ils voudraient lire à haute voix les *tanka* en japonais. Un peu gêné, l'homme cherche ses lunettes. Elle, elle pose ses mains gantées de blanc sur ses genoux. Elle regarde devant elle la lumière des iris. Une rafale de vent nous caresse. La voix brisée du vieil homme vient du ventre, retentit doucement, clairement, grave, lente, profonde.

*Ces paroles précieuses  
que je n'ai jamais dites  
restent dans ma poitrine*

Chant mélancolique d'une flûte de bambou. Son de velours de *shakuhachi*, rugueux et voilé. Temps précieux, émotion simple et fondamentale. Nous sommes au monde pour cela. Un flocon de neige fond au creux de la paume. Partager la poésie, c'est partager un trésor qui s'enrichit lui-même dans le partage. L'homme me demande de lire en français.

*Pour plaisanter j'ai porté ma mère sur mon dos  
si légère  
au bout de trois pas,  
je me suis mis à pleurer*

Entre mes mains et celles d'un vieil homme japonais de quatre-vingts ans, la poésie du jeune Takuboku

mort il y a un siècle. Les poèmes résonnent pour les arbres-nuages et pour nous-mêmes, le ciel orageux et le dernier soleil, le héron cendré et le jaune des iris. Ils vibrent à travers le temps afin d'apaiser les vivants et les morts qui viendront s'asseoir sur ces bancs ; et qui ne comprendront pas d'où vient cette émotion soudaine qui les prend au ventre, leur serre la gorge, et leur donne les larmes aux yeux.

*A douze ans, au bord de la falaise, la poésie était le seul accès au monde, l'unique pont qui rattachait la vie et m'aidait à la traverser. Comme si je n'étais déjà plus de ce monde. Je flirtais avec l'outre-monde. La poésie était la révélation de la vie avant le langage, l'expression pure avant la venue de la langue, avant la mort du frère donc. Lorsque le monde me donnait tout sans rien m'accorder. Unique résistance au carnage. Présence et reconnaissance de soi, présence d'un monde inconnu qui existe en soi. Au quotidien, reconnaître le moment présent en lien avec sa propre mort. « Le Bushidō exige de ses pratiquants qu'ils jugent efficacement le moment présent par rapport à leur propre mort, comme s'ils n'étaient déjà plus de ce monde », pouvais-je lire dans le livre d'Inazō Nitobe, Bushidō, l'âme du Japon.*

Le couple reste assis en silence. Nous nous sourions, nous nous saluons. Plusieurs fois. Je ne pourrai plus jamais lire ces poèmes sans entendre la voix du vieil homme, sans revoir les deux mains gantées recueillies délicatement sur les genoux. J'écris pour eux, pour cette qualité de partage, pour cette résonance si fine, si pure, si indicible à travers les années et les êtres.

Ecrire un livre qui s'ouvre au monde, un livre qui ouvre le monde en soi et vous serre le cœur. Un territoire intime où l'on peut enfin respirer.

Tous les deux le dos droit, le corps immobile, font au revoir de la main. Une vieille main fine et une main gantée de blanc.

Le froid de l'Europe quitte ma nuque et mon cœur. Ce pays me dégèle par sa chaleur humaine inattendue.